

L'Arche de mésalliance

Du même auteur

Pour en finir avec les hebdomadaires, Gallimard, 1996.

Le matin des abrutis, J.-C. Lattès, 2008.

Tous touristes, Flammarion, 2010.

Mémoires d'un snobé, Pierre-Guillaume de Roux, 2012.

Un roi immédiatement, Pierre-Guillaume de Roux, 2017.

Marin de Viry

L'Arche de mésalliance

Roman

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 2021, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix-Gastaldi – BP 521 – 98 015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-10575-8
EAN Epub : 9782268106021

L'enfer simplifié

Les bureaux de MBP sont situés à La Défense, à une centaine de mètres de la sortie du métro l'Esplanade. La station suivante est la Grande-Arche. Il faut distinguer, chez les travailleurs de La Défense, ceux qui s'arrêtent à la station Esplanade de ceux qui descendent à la Grande-Arche. Il y a deux cercles de résidents, un peu comme dans une version simplifiée de *L'Enfer* de Dante. L'Arche, c'est le terminus, le noyau de l'enfer, son expression pure : il n'y a pas plus loin, plus froid, plus privé d'espoir. L'Esplanade, où commence l'immense dalle sur laquelle La Défense s'est construit son propre monde, peut encore donner l'illusion d'un rapport possible avec la vie, car elle est baignée par la Seine, elle borde Neuilly, où l'on voit des arbres, et elle est reliée à des quartiers habités. Toutefois, y travailler fait disparaître cet espoir : même proche de Neuilly, on est bien à La Défense, et La Défense est une idée séparée de la vie. Sur l'Esplanade, on peut plutôt parler d'un entraînement à l'enfer que de l'enfer lui-même, d'une halte où s'habituer à l'écrasement de l'homme par l'horreur urbaine et où

reconstituer ses forces avant de relever le vrai défi, le défi des damnés les plus gravement damnés, le défi de ceux dont la peine est la plus lourde : migrer vers l'Arche en prenant place dans une colonne d'âmes mortes.

Les heures passées dans le monde de l'Arche consistent surtout à manipuler une langue transnationale au sens flottant, qui permet de ne pas assumer les conséquences de la précision des mots. Tout un peuple de décideurs repousse le plus loin possible le moment d'avoir à faire face à un sens quelconque émanant d'un réel abandonné à son sort. Généralement installé dans un espace ouvert climatisé où s'organisent des réunions débilitantes, l'employé, qui a un déjeuner ou une réunion à l'extérieur, traverse la dalle, aveuglante dès qu'un rayon de soleil apparaît. Il la parcourt en tout sens durant la semaine, en luttant selon le temps contre le vent, la pluie, un froid glacial ou une chaleur écrasante, en n'ayant pour horizon, sur les côtés, que des tours altières et froides comme des duègnes espagnoles. Elles portent des noms de sociétés multinationales, au bas desquelles s'alignent des restaurants généralement prétentieux, chers et médiocres. À l'arrière, dans la brume, au loin, l'Arc de triomphe figure la belle ville que l'on quitte le cœur lourd tous les matins et dont on est privé, à la manière des damnés de Lamartine qui peuvent voir les habitants du paradis, mais en sont irrémédiablement séparés par une barrière transparente. Et enfin devant, ils voient l'Arche elle-même, qu'il faudrait renommer l'Arche de mésalliance.

La Grande Arche a été vendue par François Mitterrand à un parterre de privilégiés parisiens, acquis d'avance, comme

un geste architectural d'une haute portée historique, symbolique et esthétique. On peut poser l'hypothèse psychologique que ce président de la République a été, pendant ses deux mandats, en crise mimétique permanente avec les rois de France. Ce serait bien naturel pour un notable provincial de formation maurassienne, dont le destin convenu eût été de jouer au bridge au Rotary tout en pratiquant calmement l'adultère avec des beautés régionales. Ayant avancé en crabe jusqu'au sommet et, après l'avoir atteint, ayant échoué en presque tout, du déficit budgétaire en passant par l'indépendance de la France, il a voulu faire oublier les conséquences catastrophiques de son règne en les aplatissant sous des ouvrages pharaoniques. La Grande Arche, les pyramides de Pei et la Grande Bibliothèque – signatures de ses deux septennats – ont en commun leurs formes abstraites et leur affectation de simplicité grandiose, qui resteront dans l'histoire de l'art comme le style hiératique grotesque.

Suintent de ces trois ouvrages un mépris à la fois immense et distrait de la France, des Français, des hommes, des femmes, des travailleurs, de Paris, de l'architecture, de l'art, de l'urbanisme. Il s'y manifeste une sorte de célébration décomplexée de la fausse grandeur et de la veulerie enthousiaste qu'il y eut, sous le règne de François Mitterrand, à plier le genou devant les standards moraux, économiques, sociaux, et esthétiques de la mondialisation au sein de laquelle il fallait prendre rang – c'est-à-dire descendre. Se dégage aussi de ces ouvrages l'immense contentement de manifester ce mépris de laquais vis-à-vis de celui qui est encore plus bas

que soi – le pire des mépris – par un « geste » architectural exagérément monumental, un manifeste comme celui de l’urinoir de Duchamp, mais en version géante. Il y a dans La Défense un acte, qui ressemble à celui de tirer la chasse sur la France, sous prétexte de transcendance contemporaine. La Défense n’est pas une ville, c’est un lieu, dans lequel le pouvoir moderne – du monde économique ou d’un président socialiste – dispose du droit d’imposer au peuple sa propre conception de la grandeur, indifférente à l’histoire du pays. À la différence de celle du château de Versailles, cette conception de la grandeur est sans intérêt, elle a quelque chose de profondément stupide, comme un adolescent qui veut faire pipi plus loin que son rival et qui s’estime, sur cette base, supérieur à lui. La méchanceté du pouvoir s’y exprime sans politesse. La Défense, c’est le pouvoir sans l’histoire et sans le territoire. C’est la domination sans excuse. C’est l’ordre sans le consentement.

Ces pensées négatives et vengeresses occupaient Marius tandis qu’il abordait la station Sablons. Décidément, insista-t-il en grattant ses plaies de l’esprit, travailler à La Défense se réduisait dans 99 % des cas à manier timidement une langue étrangère qui avait l’anglais pour origine lointaine, mais désormais faite pour acquiescer au pouvoir établi, le tout dans un lieu qui n’avait rien à voir avec ses désirs profonds, et qui était même là pour les contrarier radicalement.

Dans le cas de l’Arche, songeait Marius parvenu au pont de Seine, et regardant le fleuve où ses espérances se noyaient tous les matins, pour que rien ne soit épargné au peuple

qu'elle surplombe et qu'elle écrase à la fois, il a fallu que cette sorte de table de chevet Ikea géante, volontairement montée de travers par un client débile de camelote scandinave, achève la perspective qui commence au palais de nos rois, et se poursuit par le mémorial de nos victoires.

Pour devenir royaliste, concluait Marius en sortant du métro tous les matins, il devrait suffire de comparer le début de la perspective – le palais du Louvre – avec sa fin, la Grande Arche. Le faible pourcentage de royalistes parmi les cadres de La Défense avait toujours été un sujet d'étonnement douloureux dans son esprit. Comme l'avait bien compris sa collègue Priscilla, qui lui avait un jour fait part de cette remarque à la fois drôle et inquiétante, Marius était à ce point en décalage par rapport à son temps qu'il associait la monarchie à l'idée de grandeur, et l'idée de grandeur à l'idée de liberté. Il était bien obligé de s'en cacher, mais ses idées ne tenaient pas très longtemps dans la clandestinité. Marius était de ceux qui sortent beaucoup trop du bois pour ne pas être tirés un jour comme des lapins.

Un tel destin – travailler à La Défense – se mérite. Il se mérite longtemps à l'avance : les diplômés des meilleures écoles y sont surreprésentés. Dès que leurs enfants ont atteint l'âge de 4 ans, les familles ambitieuses les placent dans la perspective de faire des études supérieures qui les amèneront à travailler à La Défense. À 18 ou 19 ans, l'affaire est dans le sac avec l'admission dans une grande école ou l'accès à une formation sélective. Vers 25 ans, la chose arrive et, en découvrant l'univers de leur destin professionnel, beaucoup – la plupart – confondent cette entrée dans

un décor de tours de verre avec une forme d'épanouissement. « Sortez du lieu de bannissement que vous prenez pour votre patrie », écrit Bossuet dans *Élévations sur les mystères*.

Mais si cette fausse plénitude se mérite avant, elle se mérite aussi pendant, tous les matins. Il faut s'y transporter. Dans le cas de Priscilla et de Marius, tous deux directeurs de MBP (« Make a Better Place »), ils empruntaient la ligne 1. À partir de Palais-Royal, pour Priscilla, et à partir de Champs-Élysées-Clemenceau, pour Marius. Les rames de ce train entièrement automatique arrivaient à intervalles d'une minute. Bondées à partir de 8 h 30, heure à laquelle les parents avaient déposé leurs enfants à l'école et entraient dans le métro, et jusqu'à 9 h 30, heure à laquelle les collaborateurs aux horaires plus souples se déplaçaient pour éviter le pire, en jouant avec les limites acceptables d'une arrivée tardive au bureau. Marius et Priscilla, qui déposaient leurs très jeunes enfants respectifs à l'école deux ou trois fois par semaine, étaient toujours dans le mauvais créneau. Parfois, l'enfer débordait de La Défense pour atteindre Paris lorsqu'un incident technique ou comportemental – un logiciel défaillant, un suicide ou une agression – ralentissait le rythme d'arrivée des rames, voire interrompait le trafic pendant plusieurs minutes. Incapable d'absorber le flux quotidien des cadres à haute contribution, les rames bondées ne se remplissaient plus, et les couloirs dégorgeaient à l'air libre, rejetant les voyageurs en surface, où se créaient des embouteillages de taxis et d'Uber serrés dans d'étroits boyaux, autrefois des avenues, que rétrécissaient les travaux de la ville de Paris voulus par la maire

de la capitale. Condamnés par l'histoire, les automobilistes n'avaient plus, en guise de baroud d'honneur, qu'à polluer trois fois plus qu'aux temps obscurs où ils régnaient. Ils faisaient du surplace, climatisation à fond. Parfois, dès la station Champs-Élysées-Clemenceau, l'annonce était faite à Marius qu'il allait devoir emprunter les correspondances, car la ligne 1 était arrêtée. Dans ce cas, comme la plupart des voyageurs, Marius remontait à la surface. La statue de De Gaulle marchant l'attendait dehors, et il ressentait en la voyant un allant, un tragique altier et une transcendance d'un autre temps. Un air libre à l'air libre.

Puis il se tournait vers la perspective de l'Arc de triomphe. Dans son creux, qui autrefois – non sans tragique ni poésie – ne laissait voir que le ciel, le toit de la Grande Arche, horizontal et plat comme une aiguille noire sur un tableau de bord, traversait désormais le vide bleu, faisant ressembler l'ensemble à l'indicateur d'un test de grossesse, négatif d'ailleurs, car le toit de l'Arche traverse plutôt le bas de l'espace évidé de l'Arc de triomphe. Cet imposteur était stérile.

En dehors de ces journées à incidents, il suffisait en général à Marius et à sa collègue Priscilla de se mettre dans la queue qui se formait devant la rame, puis d'y rentrer quand ils apercevaient un espace libre où se lover. Ils finissaient par trouver une place dans une anfruosité du mur humain souffrant que découvraient les portes en s'ouvrant. C'était généralement possible après que deux ou trois rames se furent succédées sur le quai. La discipline de cette queue laissait à désirer : au lieu de respecter la règle du premier

arrivé, premier servi, beaucoup de voyageurs se plantaient au milieu de la porte qui allait s'ouvrir, en espérant profiter de l'espace intérieur libéré par les sortants, avant les voyageurs qui, eux, faisaient sagement la queue sur les côtés des portes, obéissant en cela aux injonctions de la RATP. Des incidents désagréables avaient lieu, mais ils avaient un caractère presque récréatif en comparaison du moment d'angoisse à vivre une fois dans la rame.

Marius souffrait plus que Priscilla, en raison de l'activité de son imagination et de sa grande taille. Celle-ci aurait pu être un atout, car elle lui permettait de surplomber ses contemporains et de respirer un meilleur air, mais elle se transformait en désavantage à ce degré de promiscuité, qui confinait à l'emboîtement. Il valait mieux être de taille moyenne, car on maîtrisait mieux ce qui se passait, et on se trouvait en quelque sorte naturellement admis dans le jeu collectif. Marius avait l'impression qu'il faisait tache au milieu de ces corps bas, qui avaient plus de facilité à respecter les règles non écrites de cette promiscuité extrême. Il sentait des mouvements sur son plexus qu'il aurait dû sentir, s'il avait été de plus petite taille, sur ses épaules, et percevait une hostilité discrète de son entourage dérangé dans ses habitudes d'égalité des caractéristiques physiques. Il rêvait parfois, certaines nuits d'automne, qu'il se noyait dans un océan de roquets hostiles. Et puis, les annonces vocales concernant les agressions sexuelles des « frotteurs », qu'il convenait de dénoncer aux agents en station ou en composant un numéro spécifique, le mettaient mal à l'aise. Une erreur d'interprétation pouvait toujours se